

1

Trois années ont passé... Aurélie est devenue le lieutenant de gendarmerie Aurélie Meyer. (voir « Les fourmis d'Argentine »)

Après avoir été sélectionnée au concours d'entrée à l'école des officiers de la Gendarmerie Nationale, elle a passé deux ans loin de Julien. Deux ans qui leur ont paru une éternité. Mais loin d'affaiblir leurs sentiments, cette séparation les a au contraire renforcés. Quand ils ont pu se retrouver à l'occasion de permissions, *c'était la fête* comme le leur avait si joliment dit Juliette de Mitterheim.

La jeune femme a changé.

Elle n'est plus la jeune étudiante un peu naïve qui croyait que *tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*. L'enquête, qu'elle avait officieusement menée avec Julien, l'avait déjà fait entrer de plain-pied dans les noirceurs de la société. Mais les différents stages qu'elle a effectués aux quatre coins de la France, dans des zones réputées difficiles, l'ont aguerrie. Car, à l'instar de son compagnon, elle a voulu se spécialiser dans le judiciaire.

Plus d'une fois, quand elle était en désaccord avec des ordres reçus, elle a eu envie de ruer dans les brancards. Elle avait décidé d'entrer – et de rester – dans la gendarmerie ; alors elle se taisait et obéissait. Elle a appris à se plier à la discipline.

Son corps lui aussi a changé après l'entraînement physique quotidien, digne de celui de commandos. Plus d'une fois, ses muscles tétanisés ont crié grâce. Mais elle a tenu bon, quitte à serrer les dents pour continuer. Sa tête décidait, ses membres devaient obéir eux aussi.

Ces deux années n'ont donc pas été une partie de plaisir. Heureusement, elle a toujours pu compter sur Julien, sa bouée en cas de déprime, l'épaule sur laquelle elle pouvait s'appuyer. Même à des centaines de kilomètres de distance, il était là pour lui donner des conseils de professionnel, calmer ses enthousiasmes ou stimuler ses investigations. Ils ont pu mesurer la chance qu'ils avaient d'être nés à leur époque où, grâce à Skype, ils pouvaient se voir et se parler presque quotidiennement. Hélas, sans pouvoir se toucher, se caresser ou se prouver leur amour...

En somme, deux années de sacrifices, d'efforts constants, de rigueur et de beaucoup de travail. Mais qui ont été récompensés quand, le 14 juillet, Aurélie a défilé avec les autres élèves officiers sur les Champs-Élysées. Sabre au poing, dans sa tetra, c'est-à-dire son uniforme de prestige, elle avait fière allure. Tous les collègues de Julien, agglutinés devant le poste de télévision, scrutaient l'écran pour l'apercevoir le temps d'un éclair. C'est quand même dans les coulisses de leur modeste commissariat qu'elle avait fait ses premiers pas. Officieusement.

Bien notée, Aurélie aurait eu le droit de choisir son premier poste dans une brigade du sud de la France. Elle en a fait des envieux ! Mais, pas question pour elle de rester éloignée de Julien pendant des années encore. Malheureusement, pour l'instant, pas de poste vacant en Moselle. Elle a donc opté pour une petite brigade meusienne perdue dans la Lorraine profonde. Un officier de gendarmerie devrait prendre sa retraite dans un an non loin de Sarreguemines. À elle de faire ses preuves afin d'obtenir ce poste qui la rapprochera de son compagnon.

Quoiqu'elle imagine mal, pour l'heure, quel genre d'affaire résolue avec brio pourrait attirer l'attention de ses supérieurs hiérarchiques.

Ses nouveaux collègues l'ont prévenue. La majeure partie du travail consiste à retrouver les auteurs de cambriolages, de vols dans les vergers, voire de machines agricoles, de fils de cuivre sur la voie ferrée la plus proche ou les chauffards en fuite. Délits généralement commis par des citadins ou des personnes de passage.

Elle pensait donc savoir à quoi s'attendre en prenant ses fonctions dans la minuscule gendarmerie nationale chargée de la sécurité des habitants des villages et des hameaux des alentours.

En effet, à son arrivée, la surprise avait été totale. Rien à voir avec les banlieues rurales de Nancy ou Metz. Ici, c'est vraiment la campagne, la cambrousse comme disait la jeune Christelle, sans grandes surfaces et même sans petits commerces. Sans cabinets médicaux et bureaux de poste. Même les traditionnels cafés ont disparu. La nuit, seul le coassement des grenouilles rassemblées près des mares et des ruisselets et le hululement des chouettes rompent le silence. Au petit matin, ce sont les coqs qui sonnent le réveil et, à midi, survivance du passé, la cloche de l'église égrène les douze coups. Les habitants mènent leur petite vie sans histoire comme l'ont fait avant eux leurs parents et leurs aïeux.

Elle se voyait déjà obligée de se mettre aux mots croisés pour éviter l'inactivité et l'ennui. Ici, elle ne risquait pas de faire un *burn out*.

Comme elle se trompait !

Et c'est dans le plus petit des hameaux, perdu au milieu des champs et des prés, là où toute route se termine, le bout du monde en quelque sorte, que « l'événement » s'est produit.

2

Les toits de tuiles rouges des quelques maisons alignées le long du chemin vicinal piquètent le vert du paysage. Un ruisseau paresse entre les champs hérissés de chaumes coupés court car la majorité des agriculteurs ont opté pour les cultures de céréales, plus rentables avec l'explosion de leur cours sur le marché mondial. Et, dans les prés, de rares vaches paissent paisiblement.

Au milieu du hameau, un ancien lavoir et un abreuvoir d'antan, sommairement restaurés par quelques nostalgiques, font figure de témoins du passé. Sur les Côtes de Meuse toutes proches, des mirabelliers ploient leurs branches sous le poids des petits fruits jaune d'or aux pommettes rouges. On est à l'heure où, après les journées caniculaires de l'été – cet été-ci n'a pas été pourri par les caprices de la météo –, on s'achemine lentement vers l'automne.

Tout respire donc le calme, la sérénité. Le bonheur n'est-il pas dans le pré comme l'affirment certains ?

Mais les incendies les plus dévastateurs peuvent couvrir sous la cendre et les eaux calmes des ruisseaux se transformer en flots impétueux.

Dans ce hameau d'une dizaine de maisons, pour le moment, on n'en est pas là. Pas encore.

Il y a cinquante ans encore, lorsque la Meuse était essentiellement rurale, toutes les habitations abritaient des paysans, qu'ils soient riches laboureurs ou journaliers.

Les habitants ont vieilli. Ceux qui ne sont pas allés retrouver leurs aïeux sous la pierre froide des cimetières coulent des jours monotones dans des maisons de retraite.

Une exception pourtant. *Le Jean et la Martine*, comme on dit encore dans les villages lorrains, ont tenu bon. On n'a pas pu les forcer à quitter les vieux murs où Jean est né et où ils ont vécu ensemble pendant près de soixante-dix ans. Leur fils Raymond s'occupe tant bien que mal d'eux et de la ferme qui tombe en ruines, un peu en retrait du hameau.

Les bâtiments sont restés tels qu'ils étaient il y a près d'un siècle. Mais le temps a fait son œuvre destructrice. La porte en bois qui mène aux pièces d'habitation est toute vermoulue. Au contact de la pierre du seuil, les pluies séculaires et peut-être aussi des rongeurs ont creusé de larges sillons verticaux où le vent s'engouffre en sifflant. Les volets de la pièce qui donne sur la cour sont retenus aux crochets scellés dans le mur par des ficelles. Depuis longtemps, les arrêts à tête de bergère ont disparu, rongés par la rouille et les chocs. De vieux rideaux en macramé, troués par les mites et jaunis par les années, pendent lamentablement derrière des vitres où les mouches s'en sont donné à cœur joie pour marquer leur passage.

C'est dans cette pièce que dorment Jean et Martine. Sur le haut lit en bois de chêne, qui a connu leurs ébats amoureux de jadis, éte comme hiver trône un énorme édredon blanc garni des plumes de leurs oies. La monumentale armoire abrite, bien rangées comme des reliques, des piles de draps somptueusement ouvragés qui jaunissent faute d'usage. Ce serait un sacrilège d'envelopper leurs corps usés par l'âge dans ces délicates pièces de musée. C'est *la Martine* elle-même qui les a brodés dans sa jeunesse. Elle avait réussi, pendant la guerre, à les soustraire à la convoitise des occupants. Alors, elle ne va pas les laisser torturer par une machine à laver !

Raymond, lui, occupe la pièce du fond qui donne sur la porcherie, le potager, le verger et les champs. Une vraie chambre de vieux garçon qui sent la transpiration et les chaussettes sales.

Depuis quelques années, sans doute parce qu'avec l'âge il devient plus frileux, il a installé un petit chauffage au gaz qui empuantit davantage l'atmosphère.

La seule pièce occupée en permanence est la cuisine, située entre les deux chambres. Une petite fenêtre, placée au-dessus de *la pierre à eau*, donne sur le jardin et une petite guitoune dont la porte est percée d'une ouverture en forme de cœur. Ce sont les commodités, comme on disait jadis. Mais les occupants de la maison, la nuit ou pendant l'hiver, préfèrent se rendre dans l'étable séparée de la cuisine par un étroit couloir.

La cuisine est véritablement le centre de vie de la maison. *La Martine* y prépare des plats reconstituants à base de viandes et de légumes de la ferme, y raccommode les pantalons et chemises de ses hommes, y ravaude leurs chaussettes et y pique un petit somme après le repas. *Le Jean*, assis sur un banc qui a accueilli les fesses de son père et peut-être de son grand père, vient y fumer sa pipe qu'il bourre d'un tabac âcre qu'il a cultivé et préparé lui-même. C'est là aussi que la famille accueille les habitants du village qui ont envie de *tailler une petite bavette*. Les conversations portent toujours sur le temps, les rhumatismes et les mille bobos des vieilles gens.

La ferme, à proprement parler, n'en impose plus comme jadis. C'est encore une exploitation de laboureur mais l'écurie n'abrite plus qu'un seul cheval famélique. Dans l'étable, les quelques frissonnes ne se bousculent plus devant les râteliers de foin et, dans la porcherie, la vieille truie met bas de moins en moins de porcelets chaque année.

La grange ne regorge plus de foin et de paille. Seules des hironnelles y mettent un peu de vie en nichant sous les solives de la charpente. Pour leur permettre l'accès à leurs nids la petite ouverture, pratiquée dans l'énorme porte, reste ouverte pendant toute la belle saison. Dans les greniers, de rares sacs de grains sont le terrain de jeu favori des souris et mulots.

Autres vestiges de l'époque révolue, d'autres bâtiments de ferme se dressent encore à l'autre extrémité du hameau. Mais les hangars n'abritent plus de moissonneuses batteuses et de vertigineux tas de paille. La ferme a été vendue par les agriculteurs et achetée puis mise au goût du jour par un couple de quadragénaires foncièrement écolos, Dan et Isabelle.

Le crépi des façades a été gratté pour mettre la pierre à nu. Portes et volets ont été poncés et vernis. De coquets rideaux habillent les fenêtres garnies de jardinières croulant sous les géraniums et les pétunias. Anciennes écuries et étables sont en pleins travaux. Dan et Isabelle projettent d'en faire des chambres d'hôtes mais aussi une salle de jeux et un salon multimédia. Dans la cour, la margelle du vieux puits a été reconstruite et l'emplacement de l'ancien fumier a été transformé en jachère de fleurs multicolores. L'immense grange pourra bientôt accueillir plusieurs véhicules.

Le rêve de ce couple est de transformer cette ancienne exploitation agricole en gîte rural. À quelques dizaines de kilomètres des principales zones urbaines de Bar le Duc et de Verdun, l'endroit est bien choisi pour des citadins désireux de prendre un bol d'air non pollué et de fuir l'agitation de la ville pendant un week-end. Les environs se prêtent bien à des escapades dans la nature et Isabelle, grâce à leur potager de légumes bio est prête à leur concocter de savoureux repas agrémentés des fruits de leur verger.

Les autres maisons ont été retapées elles aussi pour les rendre plus confortables. Les fermettes ont vu leur grange transformée en garage et l'étable en nouvelles pièces d'habitation. Quant aux petites maisons de journaliers, leur façade a été ravalée et, bien souvent, des pièces annexes ont été rajoutées empiétant sur le potager. Partout, *l'usoir* traditionnel, cet espace entre l'habitation et la rue qui recevait jadis tas de fumier et machines agricoles, est devenu coquet avec des massifs de fleurs.

Celle qui a subi les transformations les plus onéreuses est occupée par un homme seul que les habitants désignent sous le surnom de 'le colonel'.